

Laurent Rica

De la neige est tombée sur la fleur de lys



*Ce livre est dédié à Monsieur Georges
Fernand Laurent.*

La route avait été longue et fatigante. C'était le premier arrêt depuis le départ. La neige tombait tout doucement et tout le monde descendait de l'autocar et se dirigeait vers ce petit restaurant. Elle les suivait du regard mais ne donnait aucun signe de vouloir les suivre. L'autocar était vide. Seulement elle et Marguerite, sa voisine de voyage. Cette dernière la scrutait du regard et avait constaté qu'elle était traversée par un courant d'air froid que le vent avait apporté en se faufilant par la porte ouverte de l'autocar. Elle avait constaté que Viviana se recroquevillait de froid et, en la voyant, on pouvait croire que c'était une enfant si on ne faisait pas attention au contour cerné de ses yeux. Cela faisait trois jours qu'elles voyageaient ensemble. C'était la première fois que Marguerite rencontrait une personne auprès de laquelle elle pouvait se soulager, en racontant les problèmes qui encombraient son esprit. Mais elle ne pouvait pas dire la même chose de sa voisine de voyage. Que cachait cette femme ? Elle se l'était demandé des dizaines de fois, même si celle-

ci n'avait pas l'air d'avoir commis une faute grave ni d'être envahie par le remords. Mais il y avait quelque chose. C'était comme un mystère qui s'était épaissi au moment où elles étaient sur le point de franchir la frontière autrichienne. A cause d'elle, l'autocar avait pris une heure de retard. Quelqu'un avait voulu faire un scandale, mais le chauffeur et le guide l'avaient remis à sa place. De quoi pouvait-elle bien discuter avec les autorités ? Aucun mot ne parvenait jusqu'à eux, mais ils les voyaient bien par la fenêtre du bureau. Si Marguerite s'était trouvée à la place de cette fille, peut-être aurait-elle commencé à pleurer, à implorer. Mais pas elle. Une fois revenue dans l'autocar, elle avait continué à se comporter comme si rien ne s'était passé. Sans dire un seul mot. Elle l'avait déjà remarquée à Bucarest, pendant les cinq jours et cinq nuits qu'elles avaient passés devant le consulat. C'est elle qui avait tenu la liste d'ordre. Elle était plus forte qu'un homme. Elle n'aurait jamais imaginé qu'elles allaient faire le voyage ensemble. Quel grand soulagement avait-elle ressenti quand elle l'avait vue apparaître au coin de la rue ! Devant le consulat, elle avait l'air fatiguée et était toujours habillée de la même façon. Elle se demandait si cette inconnue dormait, et où.

Un jour, alors que l'on contrôlait la liste de présence, elle s'était approchée et avait voulu lui demander quelque chose. Mais lorsqu'elle avait rencontré son regard glacial, ses mots avaient gelé sur

ses lèvres. Elle était bien intentionnée mais cette inconnue avait visiblement mal compris sa proposition.

– Vous avez l'air fatigué. Je suppose que vous n'avez pas dormi depuis longtemps. Je vous propose de vous héberger pour quelques heures, c'est gratuit.

– Vous voulez sûrement que je vous fasse une faveur et vous offre la place des personnes qui sont avant vous. Ça ne marche pas avec moi. Je sais comment se passent les choses, d'habitude. Contre de petites faveurs et de petits cadeaux, certaines personnes peuvent gagner des places. Mais tant que j'aurai la responsabilité de cette liste, les choses se passeront à ma façon.

– Vous m'avez mal comprise, mes intentions étaient bonnes.

– C'est ça. Prends-moi pour une conne.

Les deux jours qui ont suivi, elle essaya de se tenir loin de cette femme et à chaque fois que leurs regards se croisaient, elle n'eut pas le courage de le soutenir, même si elle n'en avait aucune raison.

Des nuits et des nuits passées dans le froid et la neige. Au moins, toutes les deux avaient obtenu leur visa. Leur souffrance n'avait pas été vaine. Mais combien de personnes sur les milliers qui se trouvaient devant le consulat avaient eu cette chance ?

Une semaine était déjà passée depuis le jour de leur rencontre lorsqu'elle la retrouva devant elle. Finalement, elle avait changé d'habits mais elle avait

gardé son regard triste et fatigué.

Seulement trois Roumains parmi les passagers de l'autocar : Viviana, Marguerite, et une gitane. Même si cette dernière avait le visage aussi noir que le charbon, il était illuminé par un halo jauni, reflet des bijoux qu'elle portait. L'autocar prit plus d'une demi-heure de retard, à cause d'un pauvre Roumain d'une cinquantaine d'années. Il traînait avec lui un pauvre sac tout déchiré, mais à sa façon de le garder tout le temps sur ses genoux, on pouvait imaginer que cette apparente pauvreté n'était qu'une façade. Sa place était à côté de la gitane. Peut-être se connaissaient-ils entre eux car autrement, il serait difficile d'expliquer la naissance de leur amour et son évidence tout le long du voyage. A chaque fois que l'autocar faisait une pause, la gitane et cet inconnu étaient les seuls à choisir les meilleurs repas et gaspillaient leur argent. Marguerite se rappelait très bien le moment où cette gitane avait fait son apparition dans l'autocar car elle était descendue d'une grosse voiture très élégante, accompagnée de trois grands hommes eux-mêmes très élégants. Marguerite était venue accompagnée de son mari, qui n'avait pas eu la patience d'attendre le départ de l'autocar et lui avait donné un baiser furtif avant de s'éloigner. Marguerite l'avait suivi d'un regard plein de larmes : ils avaient passé ensemble quarante ans de leur vie. Des souvenirs tristes et heureux, de petites fractions de bonheur, puis, avec le départ de son enfant unique pour la France, le dernier

souffle de joie de la maison avait disparu. Sa fille était partie en voyage pour la France sans la prévenir qu'elle voulait y rester. Maintenant, c'était son tour. Elle comptait bien y rester. Mais elle était à peine partie que la peur commençait à l'envahir. Toutes les personnes qu'elle voyait se diriger vers l'autocar étaient des inconnus pour elle. Finalement, comme eux, elle voulait se lier d'amitié et pouvoir compter sur l'aide de quelqu'un. Mais c'était dommage car tous parlaient une autre langue. Le moteur de l'autocar s'était mis en route. Elle vit alors un nouveau groupe s'approcher à pas rapides et essaya de comprendre ce qu'ils disaient ; mais encore une fois, peine perdue : Béringie, *bringhir*, ils ne parlent pas roumain.

C'est dans cet état de désespoir qu'elle se trouvait quand Viviane fit son apparition. Son cœur tressaillit : elle savait que c'était une pure Roumaine. Elle demanda conseil à deux personnes qui se trouvaient devant l'autocar, et qui la regardaient d'un air ahuri. Marguerite était captivée par sa voix et son accent moldave, et se dépêcha de venir à son aide.

– Madame Viviana, quelle surprise ! Je ne savais pas que nous allions voyager ensemble. C'est bien l'autocar qui va nous emmener en France ?

– Puisque vous m'appellez par mon prénom, vous devez bien me connaître. Je regrette de ne pas me rappeler de vous.

– Ce n'est pas grave. Je comprends bien que vous

ne pouvez pas me rappeler de moi, comme des dizaines de personnes qui ont passé des jours et des nuits devant le consulat français. C'est étonnant que je ne reconnaisse personne dans cet autocar. Et ces singes qui voyagent avec nous dans l'autocar, comment est-ce qu'ils ont obtenu leur visa ? Je ne pense pas qu'ils aient souffert autant que nous.

– La gitane est certainement pleine de fric. Normal ! Ils ne sont pas Roumains.

– Vous ne pensez pas que notre situation peut devenir comme la leur un jour ?

– Non, je ne crois pas. C'est pour cela que je pars.

– Vous ne reviendrez plus ?

– Non, jamais. Et vous ?

– Je ne sais pas. Si j'étais plus jeune...

– Qu'est-ce qui vous retient au pays ? Un mari qui se fiche de vous ?

– Vous vous trompez ; il m'aime beaucoup. Il m'a même accompagnée jusqu'à l'autocar.

– Et il est où, maintenant ?

– Il n'aime pas les séparations.

– Est-ce que vous étiez déjà partie ?

– Non, jamais.

– Et alors, comment vous savez qu'il n'aime pas les séparations ? Il est certainement retourné dans la chaleur de son lit, à faire de beaux rêves.

– Vous avez raison, il a bu toute la nuit avec des voisins. Et l'une de mes voisines, qui s'était bien saoulée, m'a dit en plaisantant : « Marguerite, si tu ne

reviens pas, ne te fais pas de souci pour ton mari. Il est entre de bonnes mains ».

– Ah ah, et je parie de plus que vous avez une belle-mère qui a oublié de mourir.

– Oui, et c'est à cause d'elle, de l'atmosphère qu'elle faisait régner dans la famille, que ma fille a préféré s'éloigner. Une vieille bourgeoise ne tenant pas compte de la réalité : ses privilèges sont morts depuis longtemps. C'est maintenant que je ressens vraiment le sentiment de ma liberté.

– Je pense qu'il vaudrait mieux nous appeler par notre prénom, sans nous vouvoyer. Mais dis-moi, tu ne penses pas revenir ?

– Je ne sais pas. Mais ce serait mieux qu'on prenne un café, histoire de se changer les idées.

– Où ? Ici ? Dans ce bar ? Pas question. Le café est cher et de mauvaise qualité. Je le préfère en Hongrie.

– Ah, tu as déjà visité la Hongrie, peut-être alors la France aussi !

– Non, mais j'en ai acheté à des amis qui trafiquaient du café entre la Hongrie et la Roumanie.

Viviana lança un regard à ses compagnons de route. Ce n'étaient pas des visages très intéressants, mais pour elle, ça ne comptait pas. Elle était heureuse que soit enfin arrivé le moment de quitter son pays, de partir vers un nouveau monde, vers ce pays auquel elle avait rêvé pendant des années.

Marguerite n'arrêtait pas de parler et de raconter des passages tristes et émouvants de sa vie. Viviana

savait tout, ou presque. Elle savait très bien que beaucoup de Roumaines se cachaient derrière une réalité montée de toutes pièces. Et elle sentait que Marguerite cachait une petite graine de réalité, que Viviana avait hâte de connaître et qui l'intéressait plus que tout ce qu'elle entendait. Ce n'était pas une fille très curieuse mais elle voulait savoir et découvrir si des femmes avaient souffert autant qu'elle. Pourquoi n'était-elle pas partie avant ? Pourquoi avait-elle souffert des années en silence ? Peut-être n'était ce que maintenant qu'elle arrivait à saturation de cette vie qui ne la menait nulle part. Elle avait décidé sur un coup de tête de partir, disant qu'elle voulait passer les fêtes de Noël avec sa sœur qui était déjà en France. Elle n'avait que faire de tous les réveillons qui allaient arriver. Elle ne célébrait jamais les fêtes de Noël, car la plupart, elle les passait la lumière éteinte, à l'attendre. A quel point comptait-elle pour sa famille ? Elle ne le savait pas. Sa famille s'était éloignée d'elle au moment où elle s'était mariée avec cet homme. Personne n'était d'accord avec le choix qu'elle avait fait. Mais c'était elle qui avait choisi. Elle ne connaissait pas le sens du mot « amour » quand elle avait été arrachée à son monde de poupées et propulsée dans la cour des grands. La vie lui avait réservé un triste destin, mais elle avait su le cacher à tout le monde. Parfois, lorsqu'une amie lui disait qu'elle enviait la vie qu'elle menait avec Romain, elle serrait les dents, certaine que, si elle ouvrait la bouche, ce qui en sortirait ne

serait rien d'autre qu'un cri de douleur. Après vingt ans de vie commune, lorsqu'ils s'étaient séparés, sans un soupir, sans une larme, cela avait été une grande surprise pour tout leur entourage. Les seuls à connaître la réalité, c'étaient elle et Romain. Mais ils avaient intérêt à se taire. A qui revenait la faute d'un tel destin ? Elle n'avait pas oublié qu'alors qu'elle était encore une enfant, un ami de son père lui avait prédit son destin. Elle n'y avait pas compris grand-chose, mais ces mots étaient restés gravés à jamais dans sa mémoire. Viviana s'était parfois réfugiée au bord du lac qui appartenait à cet homme pour pêcher. C'est ainsi qu'était née une grande amitié entre eux. Il avait lu son avenir dans un grand livre rempli de dessins mystérieux. Elle considérait cela comme un jeu. Elle s'était souvenue de ses mots pour la première fois le jour de son mariage. Quand le maire lui avait demandé si elle acceptait de se marier avec Georges, elle avait pensé qu'il s'agissait d'une plaisanterie et avait regardé autour d'elle. Romain s'appelait en réalité Georges, et c'était à ce moment-là qu'elle l'avait appris. La première des prédictions de cet homme s'était réalisée. Puis, il lui avait prédit qu'elle partirait dans un pays lointain, à la moitié de sa vie. Mais il ne fallait pas qu'elle parte avant d'avoir quarante ans, car la ligne de sa vie était déjà tracée, et il fallait qu'elle suive cet itinéraire. C'était dans un pays lointain qu'elle rencontrerait son sauveur, le seul homme lui tendrait la main, un homme qui aurait le double de

son âge, avec qui elle se marierait et qui porterait également le prénom de Georges.

Cet homme qui disait l'avenir est décédé depuis longtemps, inconnu et incompris ; même de son propre fils, qui s'est débarrassé de tous les papiers de son père pour vendre la maison plus vite. Il a même eu l'audace de rire quand Viviana l'a rencontré pour lui présenter ses condoléances et lui dire combien elle l'admirait car il était un homme intelligent et cultivé.

– Un homme intelligent ? Il ne savait même pas signer ! Tu me fais rire !

Pauvre bête. Il ne savait pas quel père exceptionnel il avait eu. Il a fallu que passent encore quelques années, qu'il perde son travail et revienne vivre dans sa ville natale, rachetant la maison de son père alors que, quelques années auparavant, il s'était hâté de la vendre.

Il a appris par hasard que Viviana attend le bus pour partir vers la France, et s'est empressé de la rencontrer.

– Tu es arrivé trop tard.

– Pourquoi ? Il reste une bonne demi-heure avant que le bus ne parte.

– Je ne faisais pas allusion à cela. Depuis la dernière fois qu'on s'est parlé, plus de dix ans ont passé. Tu as eu tout le temps de me chercher. Mais je suis contente, parce qu'il n'est jamais trop tard. L'esprit de ton père peut reposer en paix car tu as enfin compris que c'était quelqu'un de bien, un grand

sage ; et il a emporté avec lui des secrets dont toi, son fils, tu n'auras jamais connaissance.

– Il ne faut pas me juger, je le regrette. Mais dis-moi, qu'est-ce que je dois faire, maintenant ?

– Rien, absolument rien.

– J'ai remarqué de nouvelles fleurs sur la tombe de mon père. C'est toi qui les as déposées ?

– C'est bien que tu aies remarqué cela car j'ai une idée. Amène-lui une fleur de temps en temps. Les défunts sont heureux de voir, de l'au-delà, qu'on ne les a pas oubliés.

– Viviana, pardonne-moi, mais tu étais perdue dans tes pensées, et le guide a déjà demandé deux fois qu'on descende. A quoi rêvais-tu ? A un amoureux ?

– Non, non. Mais il était important. C'est un vieil ami décédé depuis longtemps.

– Qu'est-ce qui t'a pris ? A cause de toi, je risque de ne pas manger.

– Tu m'attendais ?

– Je ne sais pas pourquoi, mais avant de te connaître, je pensais que les Moldaves étaient des incultes et des analphabètes.

– Pourquoi avais-tu cette opinion ? Et maintenant qu'on se connaît mieux, dis-moi, combien de livres tu as lu dans ta vie ?

– Pas beaucoup, car mon mari a profité de moi quand j'avais treize ans.

– Je ne te demandais pas jusqu'à quel âge tu étais allée à l'école, je voulais savoir si tu avais lu après.

– Pas beaucoup, parce que ma mère ne me laissait pas lire.

– Dans ce cas, tu as manqué beaucoup de choses. La Moldavie a donné de grands hommes de lettres et de culture, malgré sa pauvreté apparente. Les Moldaves ont un grand cœur, sont simples et modestes. Si je devais te comparer toi et ma mère qui a presque quatre-vingts ans, tu ne serais pas contente de ce que tu entendrais. Elle vit à la campagne, accrochée à son bout de terre, loin de la ville. Mais en ce qui la concerne, elle ne manque pas de culture.

– Désolée, je ne voulais pas te blesser.

– Ne t'en fais pas pour moi, j'ai bien compris que tu racontais ce que tu as entendu ; tu n'as rien constaté par toi-même. Si tu avais visité la Moldavie une seule fois, tu aurais certainement changé d'avis.

– Si je l'avais visitée ? Mes grands-parents ont leurs racines dans le Nord de la Moldavie. J'étais une enfant à l'époque mais tout est encore intact dans ma mémoire. Une petite campagne avec des maisons qui parsemaient la colline et des routes dont la boue t'arrivait aux genoux. Les enfants de cet endroit portaient des chaussures de cuir de porc qui sentaient mauvais. Ma grand-mère ne pouvait supporter leur odeur et moi non plus. Même maintenant, après si longtemps, il suffit que je m'en rappelle pour que cela me donne l'envie de vomir.

– Je ne pense pas que c'est cette sensation qui te donne envie de vomir. Je pense plutôt que c'est l'état

dans lequel tu te trouvais à l'époque, une enfant gâtée de Bucarest qui vivait dans une grande maison de riches ; et ta mère, avec son air triste de pauvre fille. Je pense que plus d'une fois tu as perçu le mécontentement dans la voix de ta grand-mère, qui n'arrivait pas à se consoler à l'idée que son fils avait mêlé son sang noble à celui d'une paysanne. Et je pense que c'est pour cela que tu as été envoyée dans la famille de ta mère.

– Je ne l'ai jamais pardonné à ma mère.

– Pourquoi ? Tu penses qu'elle aurait pu faire autrement ? C'est son cœur qui lui a ordonné de faire cela.

– Je compte bien te rendre visite dès ton retour en Roumanie.

– Qu'est-ce que tu racontes ? Je ne reviendrai jamais et toi non plus.

– Peut-être que oui, peut-être que non. Personne ne sait ce que le futur nous réserve. On part, on rêve... Mais toi, tu espères avoir une meilleure vie ?

– Oui, je pense.

– Je viens de comprendre que tu as déjà tout planifié. Ou peut-être que tu comptes sur l'aide de ta sœur.

– Elle n'est même pas au courant de mon arrivée.

– Je vais te donner le numéro de téléphone de ma fille. Si tu en as besoin, tu peux l'appeler. Et je compte bien que tu me donnes le tien. On ne sait jamais.

– Pour l'instant, je ne sais pas où je vais habiter.

Mais je sais que je me débrouillerai. Quant au numéro de téléphone, je n'en ai pas.

– Je ne te comprends pas. Tu sais aussi bien que moi que tu as parlé au téléphone pendant le voyage.

– Oui, mais si tu avais fait plus attention, tu aurais constaté qu'une fois sorti de notre territoire, il ne marchait plus.

Marguerite se sentait bien auprès de Viviana, et en confiance. Mais après leur entrée sur le territoire autrichien, elle est devenue plus froide, et plus d'une fois elle l'a scrutée du regard, comme pour essayer de découvrir quelque chose. Qu'essayait-elle de découvrir ? Elle-même ne le savait pas. Elle se demandait ce que pouvait bien faire Viviana dans la vie, car en se remémorant leur discussion, elle avait conclu qu'elle avait été la seule à dévoiler sa vie alors que Viviana n'avait pas dit grand-chose. Et ce n'était pas la seule à se le demander. Cela avait commencé au moment où le douanier n'avait fait descendre de l'autocar que Viviana. Une heure plus tard, le guide et le chauffeur étaient également invités à descendre. Personne n'osait rien dire ouvertement, même si tout le monde n'avait pas cessé de s'agiter, et de parler de Viviana. Mais elle ne les écoutait plus, et d'un air hautain, elle regardait droit devant elle la route sur laquelle s'était engagé l'autocar.

La nuit était déjà tombée depuis quelque temps, et l'autocar s'était arrêté devant un hôtel pour que les passagers se reposent. Il était si propre que

Marguerite n'osait pas passer sur le tapis qui décorait le couloir. Il avait fallu que Viviana la prenne par la main pour la conduire à la réceptionniste, qui avait ri lorsque son regard avait croisé celui de Viviana. Celle-là la connaissait aussi ? Que pouvaient bien se dire les deux femmes ? Marguerite ne comprenait pas un mot. Et dans la chambre l'attendait une surprise de plus car elle constata que leur compagne de chambre n'était autre que la grosse gitane. Personne n'avait rien à dire. De toute façon, la chambre était équipée de trois lits. Le plus énervant, c'était le fait qu'elle n'adressait la parole à personne. Elle n'avait même pas répondu à leur salut. Elle les ignorait purement et simplement. Elle se déshabilla rapidement, pour être la première à entrer dans la douche. Elle sortit après les avoir fait attendre plus d'une demi-heure, toute nue et trempée, laissant derrière elle une grande flaque d'eau.

– Qu'est-ce que tu fais ? Attends un peu.

Viviana jeta à ses pieds le drap du lit que la gitane avait choisi.

La salle de bains était emplie de vapeur, et l'eau bouillante continuait à couler. La gitane ne s'était pas fatiguée à l'arrêter, et Viviana découvrit avec stupeur, sur le tabouret trempé, un tampon qui avait l'air la narguer. C'en était trop. Elle s'habilla rapidement, car elle avait perdu l'envie de se doucher. Elle trouva la gitane devant le miroir, occupée à donner un teint plus rouge à son visage noir. Mais celle-ci resta le pinceau en l'air, comme hypnotisée, à ouvrir de